

Cicatrices du Levant

Rachid Adjelout

Rachid Adjelout

Cicatrices du Levant

© Rachid Adjelout, 2023

ISBN numérique : 979-10-405-3599-7

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Fausto le comprit dès qu'il entra dans la salle à manger. Une petite alarme tinta. Une sensation désagréable lui glissa sur l'échine. Il savait trop bien le goût acidulé de la crapulerie, avait développé dès son plus jeune âge une prescience affinée et précise pour tout ce qui touchait aux coups fourrés, aux combines de bas étage, aux trahisons fadasses qu'il fallait faire avaler jusqu'à la glotte à toutes les bonnes poires commerçantes qu'il extorquait avec sa famille.

Là, assise à la droite d'Orso Giambruno, son père, il nota la présence ectoplasmique de Gina, sa petite sœur, contempla son cheveu rêche, sa face d'iguane impassible et ce petit œil torve, légèrement nimbé de bleu, qui fixait les gnocchis avec cette gloutonnerie silencieuse qu'il lui connaissait depuis le bac à sable. Elle était assise à la droite du père lors de cette grande messe familiale qu'ils appelaient « repas du dimanche ». Mais cela n'avait rien d'un repas. C'était un état-major.

Les deux oncles étaient là, Alvaro et Luigi, avec ces stries sévères qui leur servaient de regard, et tous les cousins : Pietro, Cesare, Stefan et les autres. Tous fixèrent Fausto quand il entra dans la grande pièce, marquèrent un léger silence, suspendirent couteaux et fourchettes quand il posa le pied sur le parquet de chêne massif à damier brut. Eux aussi savaient. La messe était dite. La petite Gina, ses vingt-huit ans et quarante-six kilos, était plantée à la droite d'Orso.

Il n'avait plus qu'à fermer sa grande gueule, lui, Fausto Giambruno, qui, du haut de ses un mètre quatre-vingt-seize et de ses cent dix-huit kilos, n'avait pas de penchant particulier au silence. Car il l'ouvrait en cadence, sa grande gueule, à tort, à travers, avant de penser, la bouche pleine ou la rate totalement imbibée d'alcool. Et les gens écoutaient, parce qu'ils n'avaient pas le choix, parce qu'il les dominait de deux têtes, parce qu'ils avaient peur. Alors Fausto ajusta sa ceinture Gucci sur les bourrelets naissants qui lui auréolaient la taille et alla s'asseoir d'un pas pesant sur la quatrième chaise à gauche, celle qui trônait près du couloir menant aux cuisines, ce boyau odorant par où les femmes ramenaient des fournées de *parmigiana di melanza* ou ces petits monticules de *casatiellos* fourrés dont le commandeur Orso raffolait. Car c'était le beau sexe qui, dans ce précipité de patriarcat crépusculaire et rotant, assurait le service, parsemait la table de ces mets gras, suintants d'huile d'olive, boursouflés de parmesan.

À table, la tradition voulait que seuls les hommes palabrent, disputent, négocient et s'accordent. Allégeance, désamorçage de conflits potentiels, nouvelles alliances, tout passait par la bouffe, et la bouffe finissait dans les

plissures d'adipocytes de ces mâles taciturnes et violents. Seulement, aujourd'hui, Gina était assise à la droite du père. La volonté d'Orso reconfigurerait leur échelle de valeurs. La culbute était cependant un peu rude. Le changement demandait du temps. Alors Alvaro et Luigi, Pietro et tous les autres trouvèrent des accommodements. Ils ne voyaient pas vraiment Gina comme une femme. Elle était autre chose. Une entité nouvelle, une hybride asexuée qui allait prendre la tête de la famille, puisque c'est Orso qui le voulait.

Car le vieux patriarche, derrière sa face de Priape décatie, avait toujours cette intelligence tactique qui l'avait porté tout en haut du petit empire familial des Giambruno. Leur généalogie officielle commençait au bas de la *via* Salvatore Rosa, tout près des pissotières publiques où leurs arrière-arrière grands-parents, Giada et Jacopo, vendaient les maïs semi-pourris qu'ils avaient ramassés la veille au marché di Letizia et qu'ils grillaient sur brasero pour les revendre aux quidams qui rajustaient tout juste leur braguette. Business florissant, le maïs était peu cher et l'on n'avait pas appris à dire non le sexe à découvert. La fortune de la famille vint surtout de la constance butée de Giada à ne vouloir produire que des garçons, démoulant sur la paille de leur cahute, un kapla à la bouche, entre les lattes de châtaignier pourries et le pot de chambre où croupissait une eau grisâtre. Fait exceptionnel pour l'époque, les six raclures qu'elle engendra à la suite survécurent. Rougeole, varicelle, coqueluche, rubéole, bronchiolite, scarlatine, oreillons, rien n'y fit. Leur résistance de blatte était à toute épreuve. Vingt ans plus tard, les six frères Giambruno étaient la terreur de la *via* Salvatore Rosa. Extorsion, racket, coups de force, « protection », les liens du sang rattachaient cette famille industrielle, bien décidée à s'éloigner au plus vite des pissotières de la *plaza* Fiandiva.

Orso descendait de là, de cette constellation fiévreuse que littérateurs et sociologues avaient fini par appeler Camorra. Les affiliés, eux, préféraient parler du « Système ». Ses gènes vibraient aux exploits de ce parasitisme farouche, se refusant catégoriquement à produire quelque chose de ses mains, objectant un mépris foncier pour tous ceux qu'il appelait les *precarios*. Mais cette grande lassitude qu'on appelle sagesse avait fini par lui raviser la tête. Marotte des grands criminels repus, il désirait maintenant de la respectabilité. Finis les contrôles « douaniers » des biens et des personnes en entrée et en sortie de leur bon vieux quartier de Rione Sanità, finis les paris clandestins, le trafic de montres, de bijoux, de cigarettes. Finis la contrebande, la contrefaçon ou le *pizzo*, cette extorsion aux commerçants du coin qu'il trouvait à présent vulgaire.

En bon *capintesta*, Orso reluquait avec gourmandise la place de représentant communal. Il voulait du « monsieur le conseiller », souhaitait prendre la parole afin d'oblitérer tous les incapables qui entraînaient sa bonne vieille ville vers le fond, avec en point de mire, pourquoi pas, la place de maire de la ville métropolitaine de Naples. Le Système. Ne se refusant rien, il avait constaté, en observateur averti, la lente implémentation de la famille Caso au sein des sphères administratives ; comment, à force de passe-droits et de corruption, elle avait mis la main sur le marché du béton de la Campanie au travers d'une constellation de sociétés-écrans. Le Système.

Après le séisme de 1980 en Irpinia, ses membres se positionnèrent avec à-propos, siphonnant des millions d'euros à l'UE, s'adjugeant par influence des dizaines de contrats de reconstruction pour livrer en bout de chaîne des équipements branlants dont la qualité du béton, délayé et re-délayé, promettait des effondrements en cascade à la prochaine secousse tellurique.

Les *contaiuolo* de toutes les familles qui tenaient place opinaient en chœur. L'avenir était dans le droit, dans la maîtrise des arcanes juridiques d'une ville prête à se donner à ceux qui sauraient lire entre les lignes du Code civil et de son organisation administrative. C'est là que Gina entrait en jeu. Cette enfant taciturne était devenue une étudiante brillante. Sortie major de la Bocconi School of Management de Milan, elle s'était appliquée à une double spécialisation en droit public et en droit des affaires. Élucidant les procédés des partenariats public-privé, elle était à même de voguer dans cet univers de textes de lois et de gouvernances croisées. Fausto représentait la vieille Camorra, celle du coup de force et de la soumission violente. Pour Orso, Gina était l'avenir, la Camorra de la transcommunalité et des conseils d'administration. Le Système. Dotée d'une rationalité planificatrice et gestionnaire, il projetait avec elle une influence nimbée de respectabilité, l'édulcoration lente dans des couches sociétales qui, jusqu'alors, leur étaient interdites. Après les fraudes aux subventions européennes dont tous les *capimafia* du sud de l'Italie s'étaient faits des spécialistes, il voyait s'ouvrir à présent les paysages douxereux de l'immobilier, du recyclage et de la protection. Infiltration communale, gestion des *Aziende sanitarie locali*, détermination du plan d'occupation des sols... Seule la voûte de la basilique *San Lorenzo Maggiore* était la limite. C'est pour cela qu'en ce jour de « boufferie » grasse, elle trônait à la droite d'Orso. Le Système.

C'était là tout le malheur de la bonne Assunta. Femme d'Orso, lui ayant

prodigué dans des douleurs abominables ses deux enfants, elle ne comprenait plus son mari. Pour elle, Fausto était l'héritier désigné, le magnifique successeur qui, de sa carrure imposante, devait perpétuer et le pouvoir et la race des Giambruno. Les yeux rougis, en bonne bête docile, sans jamais rien dire, sans jamais se plaindre, elle transbahutait les saladiers et les panières de la cuisine au salon. Fausto était le préféré. Elle le trouvait beau et spontané, expliquant sa violence de brute épaisse comme un trop-plein de vitalité, le sain emportement d'un jeune Italien de son temps. Si, de loin en loin, il concassait quelques figures ou brisait malencontreusement les deux jambes d'un récalcitrant, ce n'était dans le fond que pour lisser son penchant naturel à la domination.

Après avoir ramassé quelques assiettes, Assunta jeta un œil sur le grand dos voûté de son fils. Elle sentit chez lui comme une déplétion, un amoindrissement de sa force vive. Mère aux aguets, elle soupçonnait les violences intérieures qui vrillaient en cadence l'estomac ballonné de son rejeton chéri. Elle ne dirait rien à son mari, car, née Biaggi, elle était d'une famille de rang inférieur. Ayant tôt prisé le silence, elle savait trop bien qu'on ne discutait pas avec Orso Giambruno de par son humeur butée et sa droite un peu lourde. Alors, cuisinière hors pair, elle revint avec son fameux ragoût de tripes à la napolitaine. Assunta mettait un point d'honneur à réaliser cette recette chaque dimanche, Fausto étant le seul membre de la famille à apprécier ce plat dont les relents de menthe et de *peperoncinos* séchés, de zestes d'huile de sauge mélangés de copeaux de guanciaie, ébranlaient les plus aventureux. Cette flaveur à la fois suave et suffocante, cette texture spongieuse de panse, de bonnet, de feuillet avait le don d'exciter au plus au point l'attirail organoleptique d'un Fausto en joie. Sa maman ne cuisinait ce plat que pour lui. C'était un plébiscite secret, la confidentielle d'un suffrage. Du haut de ses considérations de brute épaisse, il ne doutait point d'une seule chose : il aimait beaucoup sa maman, et sa maman l'aimait beaucoup.

Quand Assunta déposa devant son fils ses tripes mitonnées consciencieusement depuis la veille, ils échangèrent un regard mouillant qui disait à la fois le tragique de la situation et le soutien indéfectible qu'ils se portaient l'un l'autre. Puis ils tournèrent un regard conjoint vers Gina, qui les fixa en retour. La jeune femme les méprisait avec une précision nette, surprise parfois jusqu'à la sidération d'avoir été engendrée par ce bibendum à jupes délavées, d'être la sœur de ce qu'elle considérait comme un descendant direct de Neandertal. La haine affleurait, appuyée par toutes sortes de scénarios mentaux